

ETC



Tant de mimétismes

Isabelle Lelarge

Numéro 64, décembre 2003, janvier–février 2004

Mimétismes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/35392ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lelarge, I. (2003). Tant de mimétismes. *ETC*, (64), 5–6.

doute, car ils demandent d'autres efforts. Mais cette idée circule dans certaines officines artistiques et gouvernementales. Logiquement, les créateurs ne devraient pas « jouer dans la rue », ni dans un pays glacial, ni dans un autre, pour relever d'un triste cynisme ! C'est une question de responsabilité sociale, justement. Et penser qu'on peut repousser les notions de valeur et d'évaluation est une aberration nihiliste, qui parle apparemment d'actions furtives⁵ mais bien davantage de fuite de ce qui fut, et d'état de panique. La thèse d'une période baroque est réelle mais en ces temps imparfaits, de déclin de l'aura, nous n'en demanderons quand même pas trop aux artistes. Sauf qu'il faut s'aider soi-même, quelque peu.

Et tous ces exemples, sans exception, émanent d'un marché de la subvention et non d'un marché de l'art. Chose sûre, ceux qui ont le bonheur de vivre du marché ont souvent de surcroît le bonheur de vivre de subventions. C'est le genre de cote sur cote que pourtant les artistes de la non évaluation ou « du » contextuel devraient combattre (?). Afin de répartir les richesses, évidemment. Ainsi se présente notre scène artistique des créateurs où certains affichent leurs couleurs contre l'art et son système, mais non contre les subventions.

Et l'hécatombe a lieu. Le centre d'artistes Dare-Dare (Montréal) a pour sa part pris la décision de ne plus avoir de lieu d'expositions et de présenter uniquement des projets dans la ville. Alors que nous publions ici une œuvre que je lis comme mimétique et que cette galerie présentait en octobre dernier, de l'artiste Adrienne Spier. Il s'agit de chaises suspendues à partir du plafond; chaque partie qui se démantèle est rattachée par des fils, telles des marionnettes. Au sol, sur le plancher de bois, était placée une grande table en bois, pattes et panneaux ouverts, ventre contre le sol. La superposition du bois de la table contre le bois du plancher, et la superposition de la couleur brune des deux éléments, sans oublier la jonction des fonctions d'un désir d'ancrage versus un désir de quitter et le lieu et le statut de galeriste, annonçaient peut-être déjà ce qui allait arriver à Dare-Dare, soit le questionnement total d'un centre d'artistes quant à son avenir⁶ – ils vivaient en plein Merzbau québécois, ceux qui exposaient des pratiques fortes !

ISABELLE LELARGE

NOTES

¹ Christine Buci-Glucksmann, *Résurgences baroques*, sous la direction de Walter Moser et Nicolas Gayer, La Lettre volée, Bruxelles, 2001, p. 46.

² Paul Ardenne, *Un art contextuel*, Flammarion, Paris, 2002, p. 184.

³ • Les Satellipopettes • étant le nom d'une émission pour enfants des années 1970, dont le héros était le célèbre Capitaine Cosmos.

⁴ Paul Ardenne, *Un art contextuel*, Flammarion, Paris, 2002, p. 195.

⁵ • Un art à fleur de réel : considérations sur l'action furtive », Patrice Loubier, *Inter*, n° 81, printemps 2002 (spécial *Arts d'attitude*), p. 12-17.

⁶ Dare-Dare reçoit très peu de subventions, et payait des loyers exorbitants au centre-ville.



P. Elaine Sharpe, *Panther Motel, Del Ray Beach, FLA. (terrorist residence)*, de la série *unanswered : witness*, 2002, 76, 2 x 76, 2 cm. Mois de la photo à Montréal/La Centrale.

ACTUALITÉS/DÉBATS

TANT DE MIMÉTISMES

La mélancolie, c'est le bonheur
d'être triste.

Victor Hugo

Ce qui à priori pourrait ressembler au calme recèle finalement de l'agitation. Habituellement, une subtile dissimulation suffit à la chose mimétique. Mais il y a en ce moment, autour de nous, un nombre impressionnant de créateurs qui usent de doubles langages pour le moins percutants.

Par exemple, Millie Chen (en page couverture), abordée par Nathalie de Blois dans son article sur l'événement Orange. L'artiste superpose des fragments de réel au réel. Fusions de sens, de contre-sens, allergies et catharsis sont assurés et notre compréhension des mélanges des genres s'établit.

Chen reprend la thématique si moderne du café et l'insère au-dedans du lieu d'exposition (le centre Expression). Avec ses murs d'un beau rouge carmin bien chaud, et des tabourets et petites tables noirs admirablement agencés à la belle verticalité du lieu, on se



Robert Wolfe, *Capharnaüm*, 2001. Installation, matériaux divers, dimensions diverses
 et les petits tableaux visibles dans l'installation sont : *Ayuta, Kankara, Niyuta, Vivara et Vasabha*, 2001.
 Acrylique sur panneau de bois, 29,5 x 26 cm. © Galerie Graff, Montréal.

croirait dans un lieu design bien propre de la rue Saint-Denis, ou même dans un autre joli petit café de musée. Bref, bien loin d'une porcherie où l'on égorge les animaux. Et pourtant... Des cris de porcs servent de trame sonore sur fond de revendications sociales, et les murs sont peints de leur sang !

Il y a des œuvres ou des êtres qui usent du leurre de transformations pour tromper le spectateur surpris de ne pas découvrir ce à quoi il s'attendait (voir les articles de Ludovic Fouquet et de Karl-Gilbert Murray). Et il y a des situations de mimétisme dans l'espace urbain qui avale et renvoie le passant au passant, sans fin (voir les articles de Luce Lefebvre et Magda Wesolkowska). On trouve aussi des œuvres qui ressemblent à d'autres œuvres, soit par académisme, soit par effet de mode (voir beaucoup de revues), et il y a des attitudes similaires mues par les mêmes vœux qui peuvent relever d'« autrisme », *dixit* Paul Ardenne (voir deux autres revues québécoises). Et enfin, il y a des artistes qui ne fonctionnent pas forcément dans les schèmes associatifs et de ressemblances, et qui produisent/produisaient en quelque sorte des œuvres « singulières », tel l'artiste Robert Wolfe (1935-2003), qui vient de nous quitter. Son *Capharnaüm*, de 2001, constitue le témoignage installatif le plus authentique qu'il m'ait été donné de voir au Québec. Il est désarmant de vérité, tant cet ensemble d'objets et d'objets-peinture exprime le temps de l'artiste, ses gestes et empreintes. Également, dans son article, Luce Lefebvre s'intéresse à des artistes comme Candida Höfer et Martin Désilets, qui explorent d'autres notions de temporalité et offrent encore d'autres distorsions interprétatives. Quant à l'artiste P. Elaine Sharpe, que j'avais

repérée lors du Mois de la photo à Montréal, ses photographies ont été vues à La Centrale, elles alimentent la suspicion, la distance, le fait de lorgner et de s'approcher. On nous invite à voir sans voir, ou bien à trop voir au risque de verser quelques larmes, puisqu'ici l'expérience optique prime. Il s'agit peut-être d'une invitation aux vacances, mais en fait il s'agit de la piscine bien tranquille d'un terroriste, où un meurtre a été commis.

D'après l'éthologiste Konrad Lonrez – transversalement –, il est pratiquement superflu de poser la question de la valeur de l'imitation pour la conservation de l'espèce. Cela était recevable en 1975, quand l'ouvrage *L'envers du miroir* a été publié, mais aujourd'hui, avec un taux de natalité en baisse (surtout en Occident) et un écosystème très intoxiqué, Hubert Reeves désapprouverait totalement le précepte assurant que l'humanité se porte bien ! Outre ces questions de survie de l'humanité, je soumets pour ma part l'idée que le milieu des arts visuels du Québec et ses nouveaux créateurs d'une supposée avant-garde québécoise sont en état de crise de survie, au point où ils ont abandonné ce qui les faisait, eux, de même que tout principe de pérennité. Ils clament leur richesse intellectuelle mais ne voient pas ce qui se fait ailleurs. Sous prétexte de l'atteinte d'un vide théorique des esthétiques depuis une vingtaine d'années, les publics habitués de ces artistes en galerie devraient cheminer au coin de telle rue, à une telle heure précise, afin de voir quelle communication l'artiste enclenchera avec un public qui va se faire assaillir sans avoir jamais rien demandé. C'est de la diversion.

ISABELLE LELARGE